

AGAT FILMS PRÉSENTE

LÉA
DRUCKER

BENJAMIN
LAVERNHE
de la Comédie Française

JUDITH
CHEMLA

JULIA
PIATON

VINCENT
ELBAZ

MELHA
BEDIA

LE MÉLANGE DES GENRES

UNE COMÉDIE DE MICHEL LECLERC



Durée : 1h43
Format : 1.85
Son : Numérique 5.1

AU CINÉMA LE

16
AVRIL

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet
75017 Paris

Tél. : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com



RELATIONS PRESSE

Florence Narozny

florence@lebureaudeflorence.fr

tél : 06 86 50 24 51

Mathis Elion

mathis@lebureaudeflorence.fr

tél : 07 77 38 86 85

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com



Simone, une flic aux idées conservatrices, est infiltrée dans un collectif féministe, les «Hardies». Elle enquête sur les militantes qu'elle soupçonne de complicité dans le meurtre d'un mari violent. A leur contact, Simone s'ouvre progressivement aux idées féministes.

Seulement voilà, sa couverture est mince. Et les «Hardies», devinant qu'il y a une taupe parmi elles, se mettent à la soupçonner. Pour détourner l'attention et se sortir de ce mauvais pas, Simone ne trouve rien de mieux que d'accuser au hasard un homme de l'avoir agressée sexuellement. Or, Paul, cet homme qu'elle accuse, un comédien raté qui vit dans l'ombre de sa femme, est le plus doux et le plus inoffensif des hommes. Simone, catastrophée de ce qu'elle a fait, tente de réparer sa faute, mais c'est trop tard : l'accusation devient publique et Paul une cible du collectif.

ENTRETIEN AVEC MICHEL LECLERC

Dans une note d'intention, vous avez déclaré que ce film était né d'une mauvaise pensée. Intrigant point de départ ...

Je me dis toujours que quand il y a mauvaise pensée, il y a probablement bon sujet de film. Dans ce cas, la mauvaise pensée est née d'un malaise ressenti au cœur du mouvement #metoo. D'un côté, c'est un mouvement que je soutiens de tout mon cœur, et à tous les niveaux, et de l'autre, il m'est arrivé de me dire que je me retrouvais à la mauvaise place, celle d'un réalisateur vieillissant, mâle, hétéro et blanc, pas franchement l'incarnation du mouvement.

TOUT MON TRAVAIL, DANS TOUS MES FILMS, A TOUJOURS CONSISTÉ À LUTTER CONTRE L'ASSIGNATION IDENTITAIRE, QUELLE QU'ELLE SOIT, DE PAR L'ORIGINE, LE NOM, OU AUTRE...

Or, il m'arrive ces derniers temps d'avoir l'impression d'être assigné à mon identité, c'est-à-dire qu'on ne me définit pas par ce que je pense ou dit mais par ce que j'ai l'air d'être, et d'incarner le patriarcat à l'insu de mon plein gré. Et c'est désagréable. Quand j'en ai parlé à Baya Kasmi, elle m'a répondu «Bienvenue au club (rires), l'assignation, nous, on connaît ça depuis toujours.»

J'ai bien conscience que tout ce qui peut être dit par un homme comme moi sur ce sujet peut assez vite être invalidé par une réponse du genre «Ce n'est rien par rapport à ce qu'on a dû endurer, arrête de faire ton ouin ouin.» Mais depuis l'enfance, dès qu'on me dit qu'il vaudrait mieux que je me taise, j'ai envie de faire le contraire. Ça peut sauter de partout et donc il faut essayer de courir le plus vite possible pour éviter les explosions. Je ne sais pas si j'y suis parvenu.

ALORS VOILÀ, J'AI VOULU FAIRE UNE COMÉDIE QUI SLALOME JOYEUSEMENT À TRAVERS UN CHAMP DE MINES.

Vous n'amalgamez rien et ne niez pas la gravité des faits. Vous rappelez à plusieurs reprises dans le film qu'il y a très peu de fausses accusations dans les affaires de viol.

Absolument, ça doit concerner 2% des accusations, c'est dit dans le film. Mais je pense que beaucoup d'hommes ressentent la peur que ça leur tombe dessus. J'entends bien qu'on me dise «si tu n'as rien à te reprocher tu n'as pas à avoir peur» mais c'est incontrôlable, comme en voiture à l'approche d'un barrage de police, on a beau avoir mis sa ceinture, ne pas avoir bu, on fait un bilan dans sa tête, et on a peur en passant.



Les hommes font des bilans dans leur tête en ce moment, ce que fait le personnage de Paul, et c'est d'ailleurs une excellente chose que provoque #metoo. Je me suis dit que cette peur était intéressante à traiter dans une fiction, et dans une comédie.

J'avais en tête le modèle de récit du *Grand blond avec une chaussure noire*, «the wrong guy in the wrong place», où Pierre Richard, parce qu'il est un naïf, est vu comme le plus sophistiqué des espions. Partant de ce principe, je me suis dit : prenons le type le plus déconstruit qui soit, collons-lui une grosse accusation et voyons de quelle manière cela change le regard que l'on a sur lui, et comment ça le change lui-même.

Paul n'est pas seulement déconstruit. Il revendique sa place au sein de cette nouvelle catégorie d'hommes ravis de ne pas avoir à jouer les mâles dominants...

Oui, il se dit ravi, mais au fond, il est un peu dépressif. Il annonce à ses amis qu'il assume totalement de porter la charge mentale du couple. En réalité, il pense que femme au foyer, même pour un homme, c'est aussi chiant. Ça le déprime comme cela déprimerait une femme à sa place. C'est la dualité du personnage. Il a envie d'une gratification, d'une récompense pour ses efforts. Il n'est pas un saint, il n'est pas aussi pur que cela. Et heureusement, je n'aime pas les personnages de purs.

Paul refuse néanmoins l'injonction d'une virilité toxique...

Ce fut également un des déclencheurs de l'envie de faire ce film. Beaucoup d'hommes de ma génération, comme

moi, avaient plutôt comme modèle masculin Michel Berger et Alain Souchon que Sylvester Stallone ou Alain Delon. Une masculinité douce, fragile et qui la revendiquait. J'ai vraiment l'impression d'avoir grandi avec cette envie de devenir ce genre d'homme-là, un «Souchonien». Et malgré tout, à un moment donné, sans qu'on s'en aperçoive, on passe dans la catégorie des vieux cons, suppôts du patriarcat. Les femmes autour de moi (ma fille par exemple) me rétorquent souvent qu'en tant qu'homme, je ne me rends pas compte de la réalité de leur condition. Que les hommes comme moi ne sont finalement pas aussi déconstruits qu'ils veulent bien le prétendre, qu'ils ont des réflexes misogynes, que c'est dans l'ADN du genre. C'est probablement vrai, mais l'idée que le patriarcat coulerait dans nos veines sans qu'on y puisse quelque chose n'est pas loin de l'assignation identitaire.

Qu'est-ce qui explique alors selon vous que cette pacification ne se fasse pas complètement ? Un questionnement qui est au cœur de votre film.

Je me souviens de cette tribune de Lola Lafon dans Libération. Elle interpelait les hommes qui ne sont pas des agresseurs, pas des violeurs, pas même ces mecs qui sifflent les filles dans la rue mais qui vivent auprès de femmes qui ont quasiment toutes subi la violence des hommes. Elle leur demandait de ne pas se draper dans un silence avantageux. Elle leur demandait du soutien, qu'ils prennent la parole sur ces sujets, qu'ils interviennent dans le débat. Ce film est ma manière d'intervenir dans le débat. Mais si les femmes ont besoin de notre soutien, d'entendre notre

parole sur ces sujets, alors il faut accepter éventuellement que nous ne disions pas exactement ce qu'elles ont envie d'entendre. En particulier au sujet de cette peur que ressentent beaucoup d'hommes.

De ce sujet vous faites le point d'origine d'une comédie à la fois policière, de situation, de quiproquos... Pour quelles raisons ?

La première raison, c'est que je pense être incapable de faire autre chose que de la comédie. Voilà pour le choix du registre du film. Le mélange des genres qui donne ici son titre c'est vraiment un goût personnel. J'aime les changements de ton, j'aime le bordel, j'aime les virages, les rebondissements, les films qui parlent trop. Je crois que le mélange doit être au cœur des films comme il l'est dans la vie. L'hybridation est un thème que je revendique énormément parce qu'il me semble que la vie est là, en tout cas la mienne. S'est ensuite posée la question de la construction du récit et j'en suis arrivé au personnage de Simone. Au début du film, Simone (Léa Drucker) est une femme-flic conventionnelle, pas du tout déconstruite et même limite réac. On comprend qu'elle a dû jouer des coudes pour se faire une place au milieu d'un monde d'hommes, et qu'elle en a adopté les codes et les travers.

L'HISTOIRE DU FILM EST CELLE DE CETTE FEMME QUI VA SE LIBÉRER DU PATRIARCAT, QU'INCARNE NOTAMMENT SON MARI (VINCENT ELBAZ), ET QUI FINIT PAR ADOPTER UN POINT DE VUE FÉMINISTE

en accusant par hasard un homme de viol, ce qui est assez paradoxal.



J'avais envie de débiter avec ce personnage partant de très haut dans le côté « j'aime les hommes, elles font chier ces féministes » pour évidemment, au fil de l'histoire, se détacher de ça et prendre conscience au contact des « Hardies » qu'elle infiltre, que son mari est quand même un gros machiste, et qu'elle était pleine de préjugés. Elle se rend compte que la toxicité masculine existe au contact d'un homme (Paul) qui est l'inverse de cela, et qu'en plus elle accuse.

Le « quiproquo » sur l'accusation de viol et principal déclencheur de cette histoire n'arrive pas avant le tiers du film...

Je me suis convaincu que cette fausse accusation ne devait pas arriver tout de suite. Il fallait d'abord que l'on comprenne Simone, dans sa manière de penser, dans sa peur d'être découverte, qu'on s'attache à elle. Je souhaitais mettre progressivement les pièces du puzzle en place, qu'on prenne le temps de suivre en parallèle les itinéraires des deux personnages principaux, que le spectateur sache que les pièces allaient forcément se rapprocher mais sans trop savoir quand et comment.

Comment écrire un groupe de militantes féministes quand on est ce fameux mâle blanc ?

C'était très important pour moi que ce groupe soit attachant, qu'on soit avec elles, y compris dans la comédie. Elles ont des défauts, elles sont parfois ridicules, mais j'espère que chacun pourra s'identifier à elles, qu'il s'agisse du personnage joué par Melha Bedia, cette jeune femme fragile, qui veut bien faire et fait mal, ou

de celui de Judith Chemla, qui ne peut pas s'empêcher d'être une chef, ou des autres. J'aime écrire les scènes de débat comme celle où elles réfléchissent à l'action à mener contre les flics et en viennent à l'idée des brebis. C'est un moment où chacune réagit selon son caractère, ce qui provoque de la comédie de personnages.

Est-ce que face au choix de la comédie et la « gravité » des sujets abordés comme la violence faite aux femmes ou le maricide, on raisonne en termes de prudence à l'écriture ?

Quand on commence à écrire un scénario, on n'a pas à être prudent. Je dirais même que l'on doit être imprudent. J'écris souvent pour me choquer moi-même. Quand nous avons écrit *Le Nom des gens*, nous nous sommes souvent dit avec Baya que nous ne pouvions pas faire un film qui dévoile à ce point nos familles. C'était très risqué pour nous. Un risque intime.

Et après, je me force à ne pas trop réfléchir à la sortie du film quand je le fabrique. On ne fait pas un film pour plaire aux critiques, mais pour exprimer un point de vue sur le monde.

De toutes façons, il y aura toujours des gens pour dire « mais vous êtes fous, là, comment pouvez-vous dire ça ? »

MAIS C'EST TOUJOURS INTÉRESSANT DE FAIRE DIRE PAR DES PERSONNAGES DES CHOSÉS INTERDITES, CAR CELA CRÉE DE LA PENSÉE ET DU DÉBAT.

Nous avons beaucoup de discussions lors du montage, sur certaines phrases, qu'il fallait ou non couper, qui risquaient de choquer.



A l'intérieur de mon film, des points de vue différents sont exprimés par différents personnages, à chacun de savoir de qui il se sent le plus proche, ou le plus loin. Un film n'a pas à être irréprochable moralement, pour moi, un bon film doit produire du débat, de la pensée, en plus du plaisir bien sûr.

Se pose-t-on aussi la question de la légitimité ?

Oui cette question devient très importante ces temps-ci. Est-on légitime pour parler de tel ou tel sujet ? C'est un vrai combat et je défends l'idée que tout le monde a le droit de parler de tout le monde.

ON N'A PAS BESOIN D'ÊTRE UN COW-BOY POUR FAIRE UN WESTERN.

Quelqu'un né en banlieue peut tout à fait parler des bourgeois du 16^e arrondissement, et inversement... Les arabes ont le droit de parler des juifs dans les films et inversement, tout dépend ensuite de la manière de le faire. Cette conviction n'est pas contradictoire avec le fait qu'il faut militer, dans le cinéma comme ailleurs, pour qu'il y ait plus de diversité, de mixité, pour que tout le monde ait le droit de faire des films, et que tout le monde soit représenté à l'intérieur des films. Mais exiger d'être légitime pour parler d'un sujet c'est enfermer les gens dans leur petit ragoût intime, ça ne bénéficiera à personne. Cela va vite sentir le renfermé. Donc, pour répondre à la question, je ne vois pas en quoi je ne serais pas légitime pour aborder les thèmes liés à #metoo. Nous sommes dans une société où les idées circulent, chacun peut les attraper au vol.

Le scénario est construit avec beaucoup de rigueur. Vous ne faites rien « entrer » dans l'histoire qui n'ait pas un sens et un but...

C'est un peu mon ADN. Je crois avoir un esprit assez logique et j'aime en effet que tout soit utile à une histoire, encore un paradoxe, j'aime le bordel, mais avec de l'ordre dedans.

Par exemple la façon dont les bouquets de fleurs circulent dans le film. Charlotte, la femme de Paul (Julia Piaton), cette comédienne reconnue de théâtre, reçoit tous les soirs d'un spectateur énamouré un bouquet de fleurs, dont elle n'a rien à faire. Du coup, c'est Paul qui s'en occupe. Cela dit quelque chose de sa délicatesse, et de leur couple. J'essaye toujours scénaristiquement de tirer les fils que je mets en place, en me disant, «tiens, elle reçoit des fleurs tous les soirs», ces fleurs s'accumulent chez eux, donc il y a plein de bouquets qui sont à différents stades, et c'est lui qui enlève les fleurs mortes, et on voit qu'il aime ça. C'est l'équilibre de leur couple, un équilibre inversé par rapport à la norme, mais un équilibre. Et à la toute fin du film, Simone offre à Paul des fleurs.

Ne craignez-vous pas que finir par une scène se déroulant dans un utérus, qui plus est filmée par un hétéro blanc ne vous soit reprochée ?

Je n'en ai pas peur car je savais qu'on me le dirait (rires). Mais j'avais besoin de finir le film sur une scène où la fiction est mise de côté. Où l'on se retrouve un peu hors du monde, et où, en même temps, on se retrouve dans son origine. Un lieu où les personnages peuvent enfin parler frontalement de ce qu'ils ressentent. Paul dit qu'il « n'est pas facile d'être un homme aujourd'hui quand on n'a plus comme

but d'être un mâle dominant ». Et Simone lui répond qu'il n'est « pas non plus facile d'être une femme aujourd'hui, et qu'il va falloir apprendre aux femmes à aimer les doux ». Une phrase empruntée à Nancy Huston.

Le film se conclut sur ce dialogue « - Merci de m'avoir accusé. - De rien. » que Paul adresse à Simone.

Je sais que certains seront choqués par cette phrase, mais je la revendique. Baya, qui ne me pousse jamais vers la prudence, trouvait qu'il était important de finir sur cette phrase, non seulement parce qu'elle provoque de la pensée, mais aussi parce qu'on peut l'interpréter à des degrés différents. Évidemment qu'un homme accusé à tort de viol et qui remercie son accusatrice, ça peut paraître problématique. Mais on peut l'interpréter d'une autre manière. Paul est plutôt gagnant dans cette histoire. Quelque part, cette accusation lui a fait du bien car ça l'a poussé aussi à réfléchir sur lui-même. Comme avec cette idée qu'il a d'enquêter sur son passé et de rappeler les copines qu'il avait embrassées à la soirée du bac. C'est une introspection que pas mal d'hommes font aujourd'hui par rapport à leur conduite d'hier, et c'est tout de même grâce à ce mouvement qu'elle existe. Donc,

«MERCİ DE M'AVOİR ACCUSÉ» EST AUSSI POUR MOI UNE MANIÈRE DE DIRE QUE L'ENSEMBLE DE CE MOUVEMENT #METOO, Y COMPRIS DANS CE QU'IL A D'EXCESSIF, FERA, À TERME, DU BIEN À TOUS.

Quel a été l'apport de Baya Kasmi à l'écriture du scénario ?

Avant même d'avoir l'idée d'en faire un film, ce sont des sujets dont nous avons beaucoup, beaucoup beaucoup débattu ensemble. Ces discussions, voire ces disputes, ont nourri mon envie, et même la nécessité, de faire ce film.

Puis à un moment donné, je me suis dit, «ce film-là, je dois l'écrire seul». Car je voulais exprimer un point de vue masculin, le mien, sur ce sujet, féminin, de société. J'ai donc écrit l'essentiel de la structure et de l'histoire. Puis les premières versions dialoguées.

Mais à un moment donné, comme souvent, je me suis senti bloqué et j'ai eu besoin de son aide. Qui a consisté à pousser les curseurs, à ne pas avoir peur d'aller loin, notamment sur le personnage de Léa.

En termes de mise en scène, le film a une fluidité, une vivacité, presque une forme d'espièglerie...

J'aime bien l'idée de l'espièglerie. Il faut que ça aille vite, qu'on n'ait pas le temps de réfléchir et que la pensée vienne après. C'est pour cela sans doute que j'aime de plus en plus filmer les groupes parce que je trouve que la circulation y est très intéressante. Quand il y a dix personnes dans le cadre, il faut organiser chorégraphiquement les passages des uns et des autres. Quand j'ai débuté, j'avais peur des comédiens, maintenant j'aime de plus en plus travailler avec eux, m'amuser avec eux, m'inventer avec eux. Et rien ne fait plus plaisir que de voir des comédiens s'amuser sur un plateau. Le plaisir, c'est le principe de ma mise en scène.

J'ai toujours cette idée que mes personnages doivent tous être un peu mes copains. Il est important pour moi de trouver quelque chose dans chaque personnage auquel on puisse s'attacher. Quand bien même aurait-il tous les défauts du monde.

En revanche aucune forme d'empathie pour les masculinistes...

Mon point de vue sur eux est résumé par la réplique de Simone à la fin du film : «De toute façon on ne pourra rien construire avec ces gars-là.»

ILS NE PEUVENT PAS FAIRE PARTIE DE L'ÉQUATION. POUR LE COUP, AVEC EUX, J'AI UNE LIGNE ROUGE. IL Y A DES GENS AVEC QUI IL N'EST PAS POSSIBLE DE DISCUTER PARCE QU'ILS N'ONT AUCUNE ENVIE DE BOUGER DE LEUR LIGNE. ON NE PEUT RIEN ENVISAGER AVEC EUX. ET SURTOUT PAS UN AVENIR DE RÉCONCILIATION. MAIS IL FALLAIT LES FIGURER. CAR IL Y A UN MOUVEMENT QUI VA MONTER CES PROCHAINES ANNÉES DE TOUS CES HOMMES, À LA TRUMP, QUI SE SENTENT DÉPOSSÉDÉS DE LEUR POUVOIR ANCESTRAL ET QUI VONT VOULOIR LE RÉCUPÉRER PAR TOUS LES MOYENS.

C'est pour cela que j'ai écrit la séquence où Paul, accusé à tort, est approché par l'un d'eux qui lui propose de les rejoindre. Et la phrase que Paul dit et que je voulais faire entendre à ce moment du film est : «Je préfère perdre avec elles, que gagner avec vous». C'est évidemment mon point de vue.

Parlons de Léa Drucker. A-t-elle hésité ou au contraire a-t-elle accepté tout de suite ?

Elle a tout de suite accepté. C'est quelqu'un qui aime prendre des risques. Elle est tellement fine, intelligente... Je ne la connaissais pas avant, mais j'ai été totalement à l'aise avec elle car je savais très bien qu'elle comprenait exactement ce que je voulais faire. Nos discussions ont surtout reposé sur des questions de curseurs, de sympathie et d'antipathie du personnage. Léa n'a pas peur d'endosser des personnages qui ont des défauts. Et je crois que, comme nous toutes et tous, ces thématiques de #metoo la travaillent beaucoup. En particulier à la place qu'elle occupe en tant que comédienne. On a beaucoup discuté de la scène clé où elle accuse Paul, quel est son degré de conscience dans ce qu'elle fait, ou d'inconscience ? Il ne fallait surtout pas qu'on se dise qu'elle a calculé son mensonge, mais qu'elle l'improvise pour sauver sa peau. La conscience de la gravité de ce qu'elle a fait vient après. Léa a vraiment pris le film à bras-le-corps. C'est quelqu'un qui écoute et qui réagit à ce qu'on peut dire en proposant tout de suite des choses différentes. Léa possède une palette très étendue, mais c'est une évidence de le dire. Elle rend Simone très attachante dans son itinéraire. C'était crucial parce que le film est d'abord l'histoire de Simone. Et puis, je crois que ça l'amuse de faire de la comédie, genre dans lequel elle est extrêmement précise.



Et Benjamin Lavernhe qui est ici aussi drôle que désarmant ?

Je l'ai vu plusieurs fois au théâtre et à chaque fois, j'étais absolument fasciné par sa maîtrise physique. Il est le comédien idéal pour incarner Paul, il est bien sûr le clown du film. Il est une figure que l'on peut dessiner, quelqu'un qui sait courir, qui sait tomber. Avec lui, nous avons pu aller dans le burlesque. Travailler le costume, lui trouver une démarche, une manière de manipuler les objets... Le personnage a une dignité à toute épreuve, quelques soient les épreuves, comme Charlot, et Benjamin incarne merveilleusement cette manière d'être au monde, digne en toutes circonstances. Et puis nous avons beaucoup parlé de la douceur du personnage,

PAUL EST UN HOMME DOUX, DOUX MAIS PAS MOU, TOUT EST DANS CETTE DIFFÉRENCE.

Et Benjamin a beaucoup travaillé cette dimension du personnage, dans son phrasé, il ne hausse jamais la voix, ses gestes, il est posé.

Dans le rôle de Marianne, cette hardie jamais harpie, Judith Chemla.

J'avais beaucoup aimé travailler avec elle sur mon précédent film *Les goûts et les couleurs*. Entre les deux films, elle a rendu publiques les violences qu'elle a subies

de la part des hommes. Quand je lui ai proposé de jouer ce rôle, franchement, je n'étais pas sûr qu'elle accepte. Par rapport à ce qu'elle a vécu mais également par rapport à son militantisme d'aujourd'hui. Elle a accepté.

ELLE A PROPOSÉ D'AJOUTER DES ÉLÉMENTS AU SCÉNARIO ET À CHAQUE FOIS ELLE AVAIT RAISON.

Dès le départ, elle m'a dit être à fond pour la comédie. Le pitch du film, la fausse accusation, cela ne la choquait pas. En revanche, elle voulait que certaines choses soient dites. Que ces «Hardies» ne soient pas là que pour faire des conneries avec des moutons. Elle a tenu à ce qu'elles aient une utilité sociale et un discours constructif. Cela a par exemple donné cette scène où elle reçoit une femme menacée par son mari et à laquelle elle explique qu'il existe des lieux préservés pour la recevoir.

Et c'est la seconde fois que vous travaillez avec Vincent Delerm ?

Oui, et c'est un grand plaisir, car j'adore ses compositions, il y a quelque chose qui fonctionne bien entre son univers et le mien. Cette fois-là, j'ai pensé à lui demander quand j'ai vu qu'il passait un post sur Instagram sur les hommes doux... je me suis dit que c'était évident de lui demander. Il a proposé de chanter pour le film la chanson de Goldman «Doux» qui incarne parfaitement la thématique. Je lui ai proposé d'apparaître, il a accepté, pour la première fois au cinéma, et ça me fait très plaisir.

ENTRETIEN AVEC LÉA DRUCKER

Comment est-ce que Michel vous a présenté le projet de cette comédie ?

J'ai d'abord reçu le scénario avant notre rencontre. Dans ses films, je trouvais qu'il arrivait à aborder des sujets sociétaux importants avec de l'insolence, mais aussi beaucoup de tendresse et d'humanité. Toujours sur un fil. Il n'y a pas de cynisme chez Michel. Alors ça m'a donné envie d'essayer de parler avec lui des rapports hommes-femmes, des bouleversements actuels dans notre société, par le biais de la comédie. En espérant que la comédie puisse apporter du liant, et essayer de prolonger cette conversation qui nous est nécessaire à toutes et à tous.

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le scénario ?

Je crois que ce qui m'a plu c'est que c'était un film choral, et qu'il permettait ainsi un mélange de points de vue, une photographie assez large de tout ce qui s'exprime dans notre société post #metoo.

Et puis que la comédie pouvait permettre de garder une certaine distance, de pousser nos personnages comme s'ils étaient sortis d'un dessin humoristique (ou satirique), avec ce qu'il peut y avoir de provoquant, mais en restant le plus humble possible face à ces sujets, et en espérant que l'humour puisse désamorcer les tensions et ouvrir le dialogue.

Et une de mes motivations pour faire ce film, c'était aussi d'accompagner la voix d'un homme dans ce débat sur les rapports hommes-femmes. Les femmes attendent que les hommes participent à cette conversation, et c'est ce que le film propose, à travers le regard de Michel Leclerc.

C'est intéressant d'entendre la parole d'un homme qui n'est pas un dominant et qui se pose des questions sur sa place dans tout cela.

Comment voyez-vous le personnage de Simone ?

Simone est policière, attachée à l'ordre, à la justice. Elle fait complètement partie d'un système rigide et bien ancré dans le patriarcat. Elle ne veut pas remettre ce système en question, elle y a grandi, et y a fait sa place. Le rôle « d'infiltrée » qu'elle joue au sein du collectif féministe des Hardies va petit-à-petit lui révéler qui elle est vraiment. Et transformer sa vie.

On parle toujours des hommes, mais beaucoup de femmes se sont aussi construites dans ce système. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer son rapport à la famille, à ses collègues, et surtout son rapport aux femmes, de montrer comment à leur contact ses certitudes vacillent, et de jouer sa déconstruction progressive.

Et puis ce qui était intéressant dans l'écriture de Michel Leclerc et Baya Kasmi, c'est comment ils tordent le cou au mythe de la fausse accusation de viol (il est rappelé dans le film qu'elles ne représentent que 2% des accusations), en la faisant peser sur Simone. Elle commet cette fausse accusation de viol pour ne pas être démasquée par les Hardies, et cet acte répréhensible la plonge dans une





Le film se termine dans le ventre d'une femme. Dans cette origine du monde peinte par Courbet... autre savoureuse audace du film...

A ce moment précis, le film part dans une dimension onirique un peu foutraque (rires). J'aime bien le fait que ce soit à la fois très radical et très poétique. Comme si le premier homme et la première femme se perdaient dans cette matrice. C'est un moment presque philosophique et j'aime beaucoup l'idée.

Comment définiriez-vous le style de Michel Leclerc ?

J'ai l'impression que Michel aime créer des groupes. Je me suis vraiment amusée avec Melha Bedia et Judith Chemla, ainsi qu'avec Vincent Elbaz et tous mes collègues du commissariat. Sans oublier Benjamin Lavernhe qui propose 18 idées à la minute. Michel s'amuse avec nous, et son univers est

profonde culpabilité. C'est le paradoxe de Simone : c'est en faisant quelque chose de grave qu'elle ouvre les yeux sur ce système patriarcal défaillant, qu'elle a défendu jusqu'ici, qui met en doute la parole des femmes, et qu'elle prend ainsi le chemin de la réparation.

Le film permet une prise de conscience nécessaire. A la fin du film, Paul la remercie de cette dénonciation, ce n'est pas une phrase que nous avons prise à la légère, nous avons décidé de la tourner car cette scène permet d'exprimer quelque chose de plus grand que l'histoire personnelle de Paul et Simone.

proche de la bande dessinée. Il déplace les curseurs. J'essayais parfois de revenir à des choses un peu plus réalistes mais il m'invitait au contraire à pousser le truc. Il y a un côté cartoon dans sa direction parfois, qui instaure une distance avec le réel, mais c'est précis et il sait où il va. Il aime nous faire réagir les uns avec les autres. Il adore surprendre. Par exemple, lorsque nous avons tourné la scène dans le mausolée du mâle alpha, nous n'avons pas vu le décor et les statues qui y figurent, j'en avais vu quelques-unes dans la séquence avec le fusil, mais pas forcément visualisé ce que ça donnerait au mausolée du mâle alpha! Il aime – et son cinéma est comme cela – nous plonger dans un univers particulier, dans des décors très surprenants et des situations qui le sont tout autant.

ENTRETIEN AVEC BENJAMIN LAVERNHE

Comment Michel Leclerc vous-a-t-il présenté le film ?

Je l'ai eu au téléphone et il a commencé à me pitcher de façon détaillée l'histoire car il y a beaucoup de péripéties et de rebondissements dans cette comédie policière qui ne sont pas si simples à résumer. Puis Michel m'a parlé du personnage qu'il me proposait, Paul, de cet homme « déconstruit » qui lit Simone de Beauvoir depuis l'adolescence, très conscient des préoccupations féministes ; homme au foyer, il s'occupe des enfants quand sa femme travaille. C'est un homme doux, comédien modeste pour ne pas dire raté, marié à une comédienne de renom. Paul m'a tout de suite touché avec son petit côté lunaire, chaplinesque, décalé... Ainsi qu'un côté burlesque à la Pierre Richard, un clown mélancolique et profondément humain mais aussi irrésistible dans sa drôlerie. Tout cet imaginaire cinématographique m'a séduit d'emblée. Michel m'a alors parlé de la distribution, de Léa Drucker, Julia Piaton, Judith Chemla et j'ai su que j'allais être accompagné de femmes que je trouve très talentueuses, intelligentes et en qui j'ai une grande confiance : car le film aborde les questions du féminisme et du mouvement #metoo, et le choix d'en faire une comédie policière peut paraître périlleux. Très vite d'ailleurs, je suis venu enquiquiner Michel sur les intentions de son scénario. Sur ce qu'il voulait nous dire. Et la note d'intention que j'ai

lue en complément m'a apporté beaucoup d'informations et m'a touché sur le fait qu'il avait le courage de parler de ce que ça lui fait à lui d'être un homme à l'ère #metoo. Pour être complètement honnête, j'étais à la fois enthousiaste et un peu inquiet (rires) car le sujet est brûlant. Mais j'ai été touché par la détermination de Michel et par son envie de témoigner de ce que c'est pour lui que d'être un homme blanc de plus de 50 ans dans ce temps de vagues féministes nécessaires et révolutionnaires, mais sans s'en plaindre ! J'ai trouvé ça assez gonflé mais aussi nécessaire qu'un réalisateur ose se saisir du sujet. Et comme j'ai eu énormément de tendresse pour cette intention et pour le scénario, j'ai eu très envie de l'accompagner et de réfléchir avec lui. Et de faire rire avec intelligence à ses côtés. Et puis surtout le film n'est pas du tout ambigu sur le soutien inconditionnel de Michel à la cause féministe !

De quelle manière avez-vous abordé le personnage de Paul ?

Avec Michel, nous parlions souvent à propos de Paul d'une silhouette. D'un personnage presque de BD à construire, à imaginer. Et j'adorais l'idée. D'autant que cela m'a permis de me servir de la mienne. On me dit souvent que j'ai les pieds en canard, un grand cou... Cela apporte de la poésie et un peu de fantaisie. J'ai donc conféré à Paul un côté ébouriffé, ahuri, comme un oiseau tombé du nid. Avant le tournage, j'ai revu quelques films de Chaplin ou *Le Grand Blond avec une chaussure noire* que je n'avais jamais vu. Michel voyait Paul un peu comme un personnage qui glisse puis se rattrape. Il y a une scène au cours de laquelle Paul attend sa femme et des invités. Il se lève, s'assied, puis se relève avant de se rasseoir une fois encore



en essayant de se trouver une consistance, une attitude... Pour cette séquence, je me suis amusé à faire toute une impro corporelle qui s'est avérée trop longue et qui a été coupée mais qui m'a permis de beaucoup m'amuser.

Au-delà de la ligne graphique de Paul, comment nourrit-on le personnage ?

Michel m'a écrit plusieurs notes d'intention à propos de Paul qui m'ont été d'une grande aide, je les ai souvent relues. Par exemple, Paul n'aime pas la compagnie des hommes, il n'a d'ailleurs pas d'ami homme. Concernant ses modèles, il aime Voulzy, Souchon et Berger plus que Delon et Stallone. Il s'est construit une image valorisante de lui-même, non seulement il n'est pas raté mais il se voit comme une figure de proue de l'homme du futur. Il accepte toutes les tâches ménagères qui ont longtemps été attribuées aux femmes. Mais s'il est lucide sur lui-même, il réalise parfois qu'une petite déprime le guette...

Michel insistait aussi sur des traits de caractères de Paul : le fait qu'il prenne tout bien, qu'il ne crie jamais. Ça, c'était un vrai débat entre Michel et moi. Je voyais Paul comme une cocotte-minute. Je pensais qu'il fallait qu'il explose à un moment. Mais Michel me répondait que non. Que Paul est un homme très doux. Crédule. Une nature qui, je dois l'admettre, allait contre mes instincts parfois, même si je me considère aussi comme un doux (rires).

Le manque de lucidité du personnage sur lui-même est son axe de comédie.... Il ne réalise pas, que, la plupart du temps, il est un ovni pour les autres, à rester dans sa logique « je suis du côté des femmes », jusqu'à l'absurde.

Si bien que lorsque l'accusation de viol lui tombe dessus, il reste coûte que coûte dans sa logique. Il a une telle aversion pour toute forme de violence faite aux femmes, pour la culture patriarcale, qu'il en arrive à prendre fait et cause pour son accusatrice : car on ne remet pas en question la parole des femmes, c'est un principe... et si une femme l'accuse, c'est qu'elle a une bonne raison de le faire. Et même s'il a la preuve qu'elle ment, il préfère encore perdre avec elles qu'avoir raison avec les masculinistes... ce qui fait de Paul, à la fin du film, une figure un chouia christique, car il est même prêt à prendre sur lui les péchés des autres hommes.

Il y a cette très belle scène de nuit avec une sorte de clone de Virginie Despentes auprès de laquelle Paul se plaint...

C'est une scène où l'on voit que ce n'est pas si facile pour lui d'être un homme au foyer, qu'il formule : « femme au foyer, même pour un homme c'est aussi chiant ». Ce moment a un charme fou parce que c'est pour lui une sorte d'aveu de faiblesse de reconnaître que c'est dur de se retrouver en charge de tâches longtemps associées au genre féminin. Il pratique un examen de conscience. J'adore quand il fait cet aveu d'impatience qui touche à l'absurde : « Quand serai-je récompensé de ma conduite exemplaire ? » ; et quand elle lui rétorque : « attends, ne fais pas ton ouin-ouin », la réplique désamorce l'enjeu de la séquence. On tape sur les doigts du personnage au moment où celui-ci commence à se plaindre. Je trouve que c'est là une idée très intelligente et complexe du scénario. Chaque scène apporte de la contradiction à la précédente,

le scénario fait en quelque sorte son auto-critique... Et quand le malaise pointe, il est désamorcé par la scène qui suit, comme si le film permettait un débat ouvert avec de nombreux points de vue.

À la fin du film, Paul dit à Simone « merci de m'avoir accusé ». Quel sens donnez-vous à cette réplique ?

Ce que j'en retiens c'est que parler, oser parler, dénoncer et donc accuser, ne plus avoir peur de porter plainte, est absolument nécessaire. C'est une révolution vertueuse, d'abord pour les femmes mais aussi pour les hommes, car elle permet une immense prise de conscience de notre potentielle « masculinité toxique ».

Les plaintes mensongères ne représentent que 2% des plaintes, donc cette dernière réplique est un peu provoquante car en l'occurrence, Paul a été accusé à tort, mais elle dit « merci de parler, continuez de ne plus vous taire, tout le monde en sortira gagnant ». Toute fausse accusation est destructrice, elle peut mettre à mal la crédibilité des plaignantes et détruire la vie et la réputation des accusés, ne l'oublions jamais. Mais c'est une fiction et en l'occurrence une comédie, et ici l'accusé à tort en ressort grandi ! Car Paul est un personnage à part qui va vivre une révolution intérieure au travers de cette accusation ; c'est la licence romanesque que s'autorise Michel, et elle n'a pas de vertu lénifiante ou moraliste : elle donne à réfléchir, à s'interroger et à débattre, et c'est ce qui me plaît.

Cette réplique pour moi rappelle sans ambiguïté que le mouvement #MeToo est très majoritairement positif.



Fumer provoque des
AVC et des handicap

Tabac Info service vous aide
à arrêter de fumer :
le site + l'appli + le 39 89

3989

Service gratuit
+ prix appel



Windster
Bleu

ENTRETIEN AVEC JUDITH CHEMLA

Quand vous recevez le scénario du *Mélange des genres* et que Michel Leclerc vous propose de jouer Marianne, quelle est votre réaction déjà vis-à-vis du genre choisi pour aborder ces thèmes ?

Ça me plaît tout de suite. Car ça me plaît de rigoler avec tout ce bordel.

Ce n'est pas antinomique ?

Je suis très engagée. Évidemment, je soutiens complètement les mouvements féministes et je sais qu'il est très facile de leur donner une mauvaise image. Mais il y a absolument besoin de faire bouger la société. Je suis très consciente, pour l'avoir vécu de l'intérieur, de la gravité de la situation, du déni qu'affrontent en général les femmes qui essaient d'obtenir justice vis-à-vis de la violence qu'elles ont subie. Quand on en fait l'expérience et qu'on est confrontée au système judiciaire, on s'aperçoit qu'il y a vraiment un monde à retourner pour le remettre à l'endroit. Donc oui c'est lourd, c'est un sujet difficile, grave. Et Michel se pose des questions. Même sans avoir éprouvé cette injustice dans sa chair. Je trouve qu'il a le courage de questionner le monde autour de lui et de le mettre en question à travers l'humour. Et je pense en fait que c'est très bénéfique. Il met en relief les systèmes de domination qui sont à l'ordre

et ose mettre un pied dans tout ce merdier. Il utilise la caricature avec finesse en tenant toujours à révéler une part de la réalité.

Justement cette réalité, vous vouliez qu'elle soit énoncée dans le scénario...

Je tenais à ce que des choses importantes soient dites. Comme certains chiffres interministériels. Rappeler qu'il y a environ 1% des violeurs qui sont condamnés. Et qu'en moyenne, seuls 2% des accusations de viol se révèlent fausses.

L'écriture de Michel Leclerc se caractérise par sa générosité et son empathie pour presque tous ses personnages.

C'est un homme qui a le cœur ouvert. Il n'est pas dans la défiance et met en scène nos paranoïas avec un maximum d'humour et de tendresse. C'est aussi pour cela que j'ai eu envie de faire ce film. Car j'étais contente de rigoler sur le sujet. Même là-dessus, on a besoin de légèreté, de rire de soi, d'être dans l'excès y compris avec toutes ces émotions graves. Cela fait du bien de jouer avec le rire du cliché et la peur des autres.

Votre personnage rentre toujours de manière précipitée dans le cadre. Elle est un mouvement, et cela lui va bien car Marianne bouge sans cesse les lignes et les consciences. Comment l'avez-vous abordée ?

Ce personnage, ce qu'elle représente, ce pour lequel elle se bat, je le porte en moi profondément et sincèrement. Donc je peux m'amuser avec ça. Parce que dans mes tripes, je sais que ce ne sont pas des conneries. Il y a besoin de personnes qui s'indignent, qui luttent. Si les femmes ne s'étaient pas mises en colère, ne s'étaient pas révoltées,





n'avaient pas lutté, on en serait encore plus loin qu'aujourd'hui. Nous n'aurions sans doute pas le droit de vote. Le monde est parfois tellement dur qu'il y a un besoin irréprensible de vie et de légèreté. Lorsque j'ai commencé le théâtre, j'avais envie de m'extraire de moi-même en étant très extravagante. Et avec ce film, je retrouve un peu de cette essence de jeu. Tout ici est réuni. Et j'aime ça.

Marianne s'exprime avec ses mots mais aussi avec son corps et ses gestes avec lesquels elle dirige les Hardies...


Elle s'engage complètement avec ce côté

premier degré dont on a besoin, qui peut être moqué et qu'il l'est d'ailleurs souvent mais que je vois comme une pureté de cœur. Elle s'indigne comme le font les enfants face à des choses injustes. Ils les ressentent très fortement. Ils n'ont pas tout le processus analytique pour relativiser. Marianne est un peu comme eux. Elle refuse de s'en foutre.

Comment s'est passé le tournage avec Michel? Vous commencez à bien le connaître après *Les Goûts et les couleurs*.

C'est d'abord un cinéaste très détendu sur un plateau. Il n'amène aucun stress. Il se marre

toujours à nous regarder jouer. En plus il est sans cesse en train de chercher des choses. C'est très facile de travailler. On pourrait dire que c'est un jeu d'enfants, avec une grande profondeur humaine. J'adore travailler avec lui, car son casting lui ressemble. Ce sont des personnes avec lesquelles on est vraiment bien. Ce sont de vrais humains. Ils ne sont pas dans le star system, perdus dans une image d'eux-mêmes. Ce sont des comédiennes et des comédiens qui aiment jouer avant tout. Grâce à cela le tournage s'est avéré extrêmement joyeux.



Michel parle de votre implication dans l'écriture. Outre les chiffres, vous avez initié la scène où vous recevez cette femme qui cherche refuge...

Je ne me souviens plus de l'avoir initiée comme vous le dites. Je me demande si ce n'est pas Michel qui y a pensé au regard de mon activité ou de mes prises de positions sur les réseaux sociaux où je cherche à mettre en lumière la parole de celles qu'on n'écoute pas. Celles qui se retrouvent dans des catastrophes et des refus de justice atroces, alors qu'elles ont traversé le pire. Je ne me souviens plus d'avoir insisté pour qu'il y ait une scène comme ça, mais sans doute l'ai-je inspirée. En revanche je me souviens qu'au cours de nos conversations, je lui disais tenir vraiment à ce que l'on entende cette réalité à l'écran. Qu'il ne fallait pas passer à côté du réel. Car le réel, c'est un déni de justice pour des femmes qui vivent le pire. Et il y en a beaucoup. Je lui disais : je viens avec toi avec plaisir, mais il faut que ce réel existe. Ce n'est pas léger mais on ne peut le taire. Parce que c'est le monde qui est comme ça. Et que l'on ne peut pas faire semblant. Et c'est sans doute la raison d'être de cette séquence où se fait entendre un moment d'écoute.



LISTE
ARTISTIQUE

LÉA DRUCKER	Simone
BENJAMIN LAVERNHE	Paul
de la Comédie Française	
JUDITH CHEMLA	Marianne
JULIA PIATON	Charlotte
VINCENT ELBAZ	Jean-Jacques
MELHA BEDIA	Sofia

LISTE TECHNIQUE

UN FILM DE MICHEL LECLERC
SCÉNARIO MICHEL LECLERC et BAYA KASMI
PRODUCTION MURIEL MEYNARD
IMAGE DAVID CAILLEY – AFC
MONTAGE CHRISTEL DEWYNTER
SON MELANIE MOREIRA, SANDY NOTARIANNI,
KATIA BOUTIN, OLIVIER GUILLAUME
MUSIQUE ORIGINALE VINCENT DELERM
DÉCORS ANNA BRUN
1^{ER} ASSISTANT MISE EN SCÈNE PASCAL MORUCCI
COSTUMES ELFIE CARLIER
MAQUILLAGE SILVIA CARISSOLI
COIFFURE PHILIPPE ARQUE
DIRECTION DE PRODUCTION FERDINAND VERHAEGHE
RÉGIE YOANN JARTON
POST PRODUCTION MEHDI SELLAMI, PIERRE HUOT

UNE PRODUCTION AGAT FILMS
EN COPRODUCTION AVEC POCLETTE SURPRISE, FRANCE 2 CINÉMA
AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+, le CNC, la RÉGION BOURGOGNE-
FRANCHE-COMTÉ, en partenariat avec le CNC
AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉ+ OCS, FRANCE TÉLÉVISIONS
EN ASSOCIATION AVEC CINECAP 8, CINEAXE 6, CINEVENTURE 10,
ENTOURAGE SOFICA 3

VENTES INTERNATIONALES
ET DISTRIBUTION FRANCE LE PACTE

